Choniques italiennes n. 52 (4/1997)

AMOURS, *MINESTRE* ET GUERRES : QUELQUES SOUVENIRS SAVOUREUX D'UN OFFICIER NAPOLÉONIEN DANS LES ABRUZZES

> « [...] il vero viaggio, in quanto introiezione d'un « fuori » diverso dal nostro abituale, implica un cambiamento totale dell'alimentazione, un inghiottire il paese visitato [...] »
> Italo Calvino, *Sotto il sole giaguaro* (1986)

Dans l'histoire du voyage des étrangers en Italie et dans la littérature qui l'accompagne, les Abruzzes sont ignorés ou presque, jusqu'à l'aube du XIXe siècle. Pour une série de raisons historiques et géographiques, cette région reste à l'écart des itinéraires qui privilégient les quatre hauts lieux « touristiques » de la péninsule : Florence, Rome, Naples, et Lorette[1]. Dans l'immense bouleversement des guerres révolutionnaires et napoléoniennes, le contenu traditionnel de la notion d'Italie s'élargit et le déplacement des armées impériales marque l'entrée du versant adriatique du royaume de Naples dans l'histoire du tourisme. En d'autres termes, l'occupation militaire hâte le processus d'une découverte de la péninsule qui — à partir de ce moment et de plus en plus à l'âge romantique —

1 Cf. Jacques GUYARD, *Les voyageurs français dans l'Apennin au XVIIIème siècle, dans Viaggiatori europei negli Abruzzi e Molise nel XVIII e XIX sec.* Atti del 3° Convegno del Centro di Ricerche storiche « Abruzzo teramano », Teramo-Giulianova, 19-20 settembre 1974, p. 133-144. Ce recueil contient une « Bibliografia dei viaggi e delle descrizioni d'Abruzzo in lingue straniere » rédigée par Adelmo Marino (pp. 290-301).

veut échapper à la grille figée des itinéraires obligés de ville à ville. Des noms de forteresses et de lieux connus jusque-là des seuls géographes font irruption dans la conscience française du monde grâce aux innombrables lettres, récits et mémoires de soldats et d'officiers dont la fascination pour les grandes capitales régionales est moindre par rapport à l'attention qu'ils portent à la vie quotidienne des habitants. Aux voyageurs aristocratiques ont succédé des militaires à qui la conquête pose ses problèmes : les séjours prolongés loin de centres prestigieux, les rapports avec la population, les soucis de l'administration au quotidien. L'approvisionnement, l'état des routes, les attaques des brigands, le coût des logements, les aspects de la cuisine régionale, la propreté des auberges, la qualité de la nourriture prennent plus d'importance que les indications sur les monuments historiques et sur les personnages célèbres du passé.

Dans la mesure où il n'existe pas encore une définition arrêtée de la littérature de voyage et où sa théorisation est en cours[2], nous pouvons inscrire dans ce genre très large d'écriture les souvenirs, les mémoires, les carnets de route ou d'étapes, voire les simples cahiers que nous ont laissés les combattants des armées de la Révolution et de l'Empire qui avaient déferlé en Europe. Si les généraux, les officiers supérieurs, ceux qui ont assumé des responsabilités, cherchent à se mettre en vue et à se donner un rôle dans la « grande histoire » par le biais de leurs écrits, les officiers subalternes, les sous-officiers et les soldats ont le loisir de raconter leurs sensations, leurs découvertes, en somme « la petite histoire », celle qui s'inquiète des êtres et des faits menus.

Dans le foisonnement impressionnant de ces récits de campagne couchés sur papier par des militaires devenus mémorialistes après la chute de Napoléon et publiés souvent par leurs veuves et/ou descendants fiers de leur époux et/ou aïeul, celui d'Antoine-Etienne-Rémy Boussard d'Hauteroche a retenu notre attention, en raison des observations qu'il réserve à la nourriture italienne et aux Abruzzes et, surtout, par la qualité de son écriture[3]. Ses souvenirs, dont le titre complet est : *La vie militaire*

2 Un état de la question et une bibliographie essentielle et précieuse pour aborder les problèmes liés à la « letteratura odeporica » est dans Giovanni DATOLI, *Della letteratura di viaggio, in Viaggiatori francesi in Abruzzo*, Chieti, Vecchio Faggio Editore, 1989, p. 23-37. Voir surtout la note n° 1 à la p. 24. Parmi les instruments critiques et bibliographiques fournis, nous nous bornerons à citer le « Bollettino del C.I.R.V.I. », Centro Internazionale sul Viaggio in Italia, Moncalieri (Turin), dirigé par E. Kanceff.

3 Les pages concernant les Abruzzes ont été reproduites sans commentaires par J. GUYARD, *op. cit.*, p. 144- 172 ; les mêmes - précédées d'une dizaine de lignes d'introduction - ont été traduites en italien par Marie-José Hoyet dans *Viaggiatori francesi in Abruzzo, cit.*, p. 65-102.

en Italie sous le Premier Empire (Campagne des Calabres 1806-1809). Souvenirs du sous-lieutenant d'Hauteroche, ont été publiés, en 1894 [4], par les soins de sa fille, d'après le manuscrit original confié à l'imprimeur Théolier, à Saint-Etienne et tirés à 75 exemplaires[5]. Il les écrivit en 1829, à trente-deux ans « pendant les loisirs d'un semestre d'hiver » dans sa vie de capitaine des Grenadiers, comme il le précise dans la « Note pour faire suite aux souvenirs » d'où nous tirons les éléments essentiels de sa vie de « [...] soldat franc et loyal [qui] peut bien être étourdi, parfois même un peu mauvaise tête, mais [...] jamais méchant »[6]. Cet autoportrait d'un militaire de carrière intègre, un peu impulsif mais sympathique dans ses excès, enjolivé par la qualité littéraire de sa plume, revient ponctuel-

4 Au cours de notre recherche, nous avons pu constater que la même année ainsi que l'année précédente et l'année suivante, furent publiés de nombreux œuvrages du même genre dont voici quelques titres : *Mémoires de François Lavaux, sergent au 103° de ligne (1793-1814)* avec une introduction et des notes par M. Alfred Darimon, Paris, 1894 (3e éd.) ; *Les cahiers du capitaine Laugier. De la guerre et de l'anarchie, ou mémoires historiques des campagnes et aventures d'un capitaine du 27e régiment d'infanterie légère*, publiés d'après le manuscrit original par Léon G. Pélissier, Aix, 1893 ; *Mémoires du général baron Roch Godart*, publiés par J.-B. Antoine, Paris, 1895 ; *Souvenirs militaires d'un officier du premier Empire (1792-1832) par le colonel J. N. A. Noël*, Paris, 1895 ; *Journal du Général Fantin des Odoards. Etapes d'un officier de la Grande Armée 1800-1830*, Paris, 1895 ; *Vie de N. L. Planat de la Faye, officier d'ordonnance de Napoléon I. Souvenirs, lettres et dictées recueillis et annotés par sa veuve.* Introduction de R. Vallery-Radot, Paris, 1895 ; etc.

Faut-il mettre en relation cette floraison de mémoires militaires avec l'atmosphère politique troublée par l'assassinat du président Sadi-Carnot et les prodromes de l'affaire Dreyfus ? En tout cas on peut avancer l'hypothèse d'une campagne d'opinion visant à valoriser l'image du militaire et d'un marché de l'édition répondant à une directive politique conservatrice. La conclusion de l'*Introduction* – écrite par Frédéric MASSON pour *1792-1809, Aventures de guerre*, Paris, Boussoud, Valadon et Cie, 1894 – semble la confirmer : « [...] Soldats de la République et soldats de l'Empereur, ils ont le même idéal, la grandeur de la France et sa gloire. Et cette religion, dont ils sont les apôtres, ils l'affirment en donnant leur vie. Les anciens élevaient des autels aux dieux inconnus. Ce livre est dédié aux héros ignorés. Puisse-t-il aux cœurs des neveux échauffer un peu du sang qui battait au cœur des ancêtres ». Il s'agit d'une édition très luxueuse de souvenirs et récits de soldats (en papier glace, reliure en cuir, titres gravés en or, etc.) et magnifiquement illustrée par 111 dessins et planches de F. de Myrbach. Dans des buts différents, la publication d'ouvrages de ce genre a continué jusqu'à nos jours ; voir *Dans le sillage de Napoléon : mémoires de mes campagnes, 1803-1809 par le sergent Louis Frèche*, éd. Fernand Emile Beaucour, préf. de Jean Tulard, Levallois, Centre d'études napoléoniennes, 1994.

5 Dorénavant nous indiquerons ce texte par l'abréviation : *Souu* La littérature critique sur Rémy d'Hauteroche est pratiquement inexistante. Il est cité par Roland BAYER, *Les séquestrés de Viterbe novembre-décembre 1798*, dans Auteurs divers, *L'Italie vue par les étrangers*, Bulletin de la Faculté des Lettres de Mulhouse, Fascicule XIX, Centre de Recherches et d'Etudes sur l'Italie, 1995, p. 102-149 ; p.145, note n° 126, p. 148 et par Luigi De Poli, *Les Français en Italie dans la correspondance de Paul-Louis Courrier (1798-1812), IBIDEM*, p.150-167 cit. p. 150, note n° 1.

6 « Note pour faire suite aux souvenirs » p. 327-333 dans *Souv*, cit. p. 327 et p. 331. Cette « Note [...] » est composée par la fille de l'auteur qui alterne ses informations avec des citations de textes manuscrits paternels autres que les *Souv.* Voici quelques repères biographiques tirés de la même « Note [...] » : Antoine-Etienne-Rémy Boussard d'Hauteroche, fils de François-Pierre Boussard d'Hauteroche et de Marie Dareste, est né le 9 novembre 1787, à Montbrison (Loire).

lement dans ses *Souvenirs* qui relatent son séjour de cinq ans dans l'armée d'Italie, et plus précisément, la campagne des Calabres (1806-1809).

Comme dans tous les écrits des combattants des armées napoléoniennes, les femmes occupent une place de choix dans ces *Souvenirs* qui contiennent des pages où les prouesses de guerre (plutôt médiocres au demeurant) s'effacent devant les exploits d'alcôve[7].Comme tous ses compagnons d'arme, le sous-lieutenant d'Hauteroche présente le profil d'un fervent amateur du beau sexe ; au sujet duquel il n'hésite pas à faire des déclarations bien arrêtées, d'ordre général qui dévoilent, cependant, ses attitudes personnelles.

Nous en citons ici un échantillon : « [...] qu'elle nous trompe ou non, la femme est et sera toujours ce qu'il y a de plus aimable dans ce monde. Il faudrait avoir un coeur bien froid et bien usé pour s'éloigner sans peine d'une femme qui vous a prodigué ses faveurs et vers laquelle on a été attiré, non par le seul désir du moment, mais aussi par le penchant naturel de s'approcher des grâces et de la beauté, divinités que nous sommes, malgré nous, obligés d'adorer [...] »[8]. L'emploi d'expressions et de pronoms impersonnels (« il faudrait avoir », « nous », « vous », « on ») qui révèle un souci d'objectivité apparente, est contredit par le ton complaisant, un brin sentimental, avec lequel sont énoncés des lieux communs un peu galvaudés (l'infidélité de la femme, le coeur insensible, etc.). Même si, à lui seul, ce « malgré nous » dispense de tout commentaire, le passage rapporté est significatif des intérêts qui animaient les soldats de la Grande Armée. Il faudrait au moins rappeler ici que, sous Napoléon, pour conduire les régiments à la victoire, on invoquait moins le patriotisme que l'espoir des récompenses. A la foi dans une mission pour la liberté et l'émancipation des peuples, la rhétorique officielle et la pratique sur le terrain substituaient la confiance orgueilleuse que le militaire avait en sa propre valeur, y compris en son pouvoir de séduction. La noble idée de la défense nationale fit place au goût de l'aventure et des ripailles en tous genres.

---

7 Parfois ce contenu est explicité dans le titre même; voir les souvenirs du capitaine J. C. FRIEDRICH, *Mémoires d'un mort (1805-1828), Faits de guerre et exploits d'alcôves*, 3 volumes, Librairie Universelle, Paris, s.d..

8 *Souv.* p. 18. Une liste copieuse de ces séducteurs en uniforme est présentée par Raoul BRICE, *La femme et les armées de la Révolution et de l'Empire (1792-1815)*, Paris, L'Edition Moderne-Librairie Ambert, s.d. dont les notes, surtout, sont riches de renvois à mémoires, correspondances et documents inédits et peu connus. Rémy d'Hauteroche y est cité à la p. 33.

Femme(s) et nourriture(s) reviennent régulièrement dans le récit des *Souvenirs* d'Hauteroche qui sont loin d'être, cependant, une énumération ennuyeuse de ses états de service galants.

Bien au contraire, le rapport entre la jouissance des conquêtes amoureuses et celle de la bonne chère semble être un des thèmes porteurs structurant l'ensemble de son ouvrage et lui conférant une sorte de cohérence idéologique. En d'autres termes, son procédé narratif est fondé sur une alternance étudiée de quelques motifs récurrents, parmi lesquels priment l'éros et la table[9]. D'ailleurs, dans l'optique du soldat conquérant, le fait de s'approprier le pays passe par le partage de la nourriture et des femmes.

Le premier texte que nous reportons dans l'Appendice en fournit un exemple.

Après l'indication lapidaire du changement de temps et de lieu, la description du paysage est condensée dans la remarque élogieuse mais, somme toute, banale : « le pays était superbe ». [l. 3][10] L'acception positive de cet adjectif est renforcée par la qualification négative de la « bien mauvaise chère », et par la disposition des syntagmes en chiasme. L'auteur apprécie le pays et en méprise la nourriture dans la même tournure de phrase et, tout de suite, par une autre conjonction copulative, il surenchérit en revenant sur le même propos : « incontestablement », « vraiment » « la cuisine était mauvaise » [l. 5].

Le rythme très rapide — créé par les enchaînements immédiats des coordinations dans la parataxe — se détend ensuite dans une argumentation où les lentilles et les haricots[11] de l'Ecole militaire servent de référents aux mets des auberges lombardes. L'auteur s'identifie complètement avec son « gosier » et la métonymie sert à souligner son indulgence envers la médiocrité des mets et à justifier son appétit vorace.

---

9 La bibliographie sur l'argument est très importante car l'histoire de la nourriture concerne nombre de disciplines : de la gastronomie à l'anthropologie, de la psychanalyse aux sciences sociales, etc. Nous renvoyons, entre autres, aux ouvrages de Cl. Lévi-Strauss, L. Marin, E. Faccioli, P. Camporesi, J.-F. Revel, P. Bourdieu, G. Cocchiara, C. Ginzburg, M. Montanari, R. Barthes, tous riches en renvois bibliographiques. En ce qui concerne la littérature italienne moderne et contemporaine, cf. Gian Paolo BIASIN, *I sapori della modernità. Cibo e romanzo*, Bologna, Il Mulino, 1991. Voir aussi : Claudio Benporat, *Cucina italiana del Quattrocento*, Olschki, Firenze, 1996, Biblioteca dell' « Archivium Romanicum », serie I, vol. 272.

10 Les chiffres entre parenthèses renvoient aux lignes du texte dans l'appendice.

11 Si l'on veut être précis, on ne sait pas si « haricot » désigne ici le légume ou bien un plat, une sorte de ragoût de mouton avec navets et pommes de terre.

Il interpelle directement ses lecteurs (« Ne croyez pas ») et leur communique ses menus à base de « *minestra verde* », « pâtes » « fruits »[l. 10] Ensuite, aux mêmes lecteurs, considérés comme des voyageurs potentiels, il dispense ses conseils sur les plats à éviter : on peut déceler un soupçon de mépris et de chauvinisme dans la définition « soi-disant à la française » qu'il applique à la soupe [l. 12]. D'ailleurs, son goût de Français aristocrate, habitué aux viandes rouges, juteuses et cuites selon des règles culinaires précises, lui fait porter un jugement négatif sur les « ragoûts » et les « rôtis » de la région, contrebalancé par l'appréciation élogieuse des « *minestre* », aussi « excellentes » que « communes »[12]. Le paragraphe sur la cuisine lombarde se clôt sur une note positive entre parenthèses (« et en cela j'étais bien heureux ») qui précède la narration de l'épisode amoureux, centré sur la note sentimentale des adieux. La dimension psychologique, à peine effleurée, ne semble pas intéresser l'auteur qui s'empresse d'avouer son incapacité à définir ses réactions face à une séparation dont il ne se sent pas, de toute évidence, affecté. Il se retranche derrière sa situation de militaire éloigné des femmes de sa famille et il justifie son comportement au nom de sa jeunesse [l. 20-25].

D'ailleurs, ici comme dans plusieurs autres passages, son jeune âge fournit au sous-lieutenant d'Hauteroche — à l'époque, il avait une vingtaine d'années — une sorte d'argument de légitimité sur lequel il cherche à asseoir le bien-fondé de ses agissements et, en même temps, de ses choix stylistiques. Le ton rapide et allègre qu'il adopte pour sa narration est empreint de la fougue d'un caractère bouillonnant et d'une imagination débordante. Par exemple il entrecoupe des séquences descriptives hautes en couleur par des expressions exclamatives du genre : « [...] Que de réflexions se pressaient dans mon imagination de dix-neuf ans ! », mais ne s'attarde guère à les exposer véritablement : il s'agit plutôt de présenter de vives affections passagères, rarement doublées d'une réflexion analytique.

Nous trouvons confirmation de cela en revenant au passage en question.

Le souvenir du « doux plaisir » en tant que source d'épanchement n'y prend pas beaucoup d'ampleur ; il ne constitue qu'une pause très courte, l'amorce d'une méditation, vite effacée par la reprise de l'action : la visite de la cathédrale de Milan. Le côté artistique de ce monument, cependant

12 S'agirait-il du *minestrone*, plat typique de la cuisine lombarde ?

reconnu comme « célèbre », est expédié à l'aide de quelques généralités : « vaste et belle, ornée de superbes peintures » et d'un aveu d'incapacité à en parler : « mais je ne puis en parler ». Les raisons de cette impossibilité ne sont pas explicitées par l'auteur. A cause de son ignorance en la matière ? Du manque d'intérêt pour les aspects culturels des lieux visités ? Ceux-ci ne seraient rien d'autre qu'un superbe fond servant de décor aux exploits du narrateur qui en donne les dessous techniques. Ce qui est livré à l'écriture, ce sont les aspects constructifs (les matériaux, les croisements des barres de support), les détails, en somme, qui ont frappé un jeune homme mû — semble-t-il — par le seul désir de grimper toujours plus haut, jusqu'à la flèche, en bravant le péril d'une chute possible dans le vide. La répétition alternée des formes verbales, une sorte d'oscillation temporelle entre les passés simples et les présents, construit la dimension du souvenir qui permet de remémorer le plaisir de la contemplation d'un panorama aérien. Cet instant de méditation est d'autant plus intense qu'il s'accompagne du frisson provoqué par la montée dangereuse jusqu'au piédestal de la statue de la « Madonnina ». Le lecteur est invité à partager cette recherche de sensations fortes dont ce cavalier léger de coeur et d'allure a exclu la jeune femme. Suivant un stéréotype très répandu, social et narratif à la fois, celle-ci n'est qu'une figurante restée en bas attendre le héros qui l'a laissée.... dans une « sorte de café-restaurant » ! L'alimentation comme la femme ne sont que des agréments dans la vie d'Hauteroche qui, comme nombre d'officiers de la Grande Armée, n'attache pas une importance capitale à ses maîtresses ni à la table. Elles lui procurent d'agréables instants, et des matériaux d'écriture, mais cela ne l'empêche pas de les délaisser sans aucun regret.

Les mêmes remarques sont valables pour les récits des autres aventures amoureuses qui ponctuent les pages des souvenirs et, comme nous l'avons dit, en constituent une sorte de fil conducteur en alternant et en se superposant au motif de la nourriture.

L'analyse d'un autre passage (le texte n° II de l'Appendice) nous le confirme.

Dès les premières lignes, il ressort que la prose du souvenir veut garder la marque d'une oralité qui déploie son ambiguïté foncière dans plusieurs domaines : de l'alimentation, de l'érotisme et, surtout, du récit. Parler, écrire de son plaisir, c'est un plaisir pour d'Hauteroche qui place l'entrée dans les Abruzzes sous le signe de la sensualité. Son approche du pays et de ses habitants est bien physique : par exemple l'emploi figuré de

« sang » à la place de race, [l. 2] s'il appartient d'un côté, pour ainsi dire formel, au style relevé, introduit de l'autre une note fortement érotique que l'adjectivation suivante (marquée par l'idée de beauté et de vigueur des habitants) ne fait que confirmer et préciser [l. 16]. D'ailleurs la distinction entre les habitants de Pescara et leurs jolies femmes dévoile le rôle du désir en tant que premier ressort qui pousse envers l'autre et qui prend la forme d'une approche de l'étranger. La beauté engendre une tentation et aussi une curiosité qui porte à vouloir connaître l'autre ; avant la possession, il peut se produire une connaissance, fût-elle superficielle.

En d'autres termes, et pour revenir au texte, ici la relation avec la « charmante petite brunette » est précédée de la description des coutumes des gens des Abruzzes qui acquièrent, donc, leurs lettres de noblesse littéraire, pour ainsi dire, grâce à d'Hauteroche qui leur attribue une dignité narrative. Après y avoir goûté, il démontre qu'ils méritent d'être racontés et connus. Les deux séquences concernant les « amusements » publics à Pescara — que l'auteur n'a pas placées par hasard sous le signe de la passion — [l. 17] — ne répondent pas uniquement à la logique descriptive d'*ekphraseis* visant à introduire la « couleur locale » dans le souvenir.

Dans le mécanisme de la narration, les deux épisodes des fêtes populaires (lancement du disque et combats d'animaux) préparent le déroulement de la véritable fête : la conquête de la belle de la part du narrateur qui d'abord est spectateur intéressé et, ensuite, acteur protagoniste. Le premier épisode développe l'idée de vigueur physique, déjà énoncée, dans le cadre historique d'un *ludus* ancien évoquant les Romains [l. 18]. Cependant, le rôle principal y est tenu par un objet, le disque, car il s'agit d'une forme de fromage[13] dont on relève avec précision les dimensions (épaisseur, diamètre, poids) et dont on souligne la dureté [l. 28]. Ces observations techniques sont placées dans le cadre d'une compétition entre les lanceurs, pleins de force, d'adresse et de légèreté. Dans cette scène cynétique, les qualités des hommes ne sont que subordonnées aux résultats que ce mouvement dominant recherche : l'affinage du fromage ! En effet, la forme de fromage prend son aspect définitif, entaillé et brisé par endroits « comme il faut », et obtient ainsi son statut gastronomique de « bon » condiment apte à être râpé sur les

13 Selon toute vraisemblance, il doit s'agir de « pecorino » (fromage fait avec le lait de brebis) produit typique des pâturages des Abruzzes, région où l'élevage des moutons était une des formes économiques et sociales les plus anciennes et les plus durables.

pâtes [l. 33], grâce à cet exercice, dans lequel elle est employée comme un outil sportif. Le balancement réel au bout de la ficelle renvoie à l'oscillation sémantique entre les fonctions du même objet tantôt réference alimentaire des joueurs tantôt instrument matériel de leur jeu.

Le deuxième épisode reprend l'idée de la force physique et de l'agitation de la lutte ; il est plus immédiatement lié à l'aventure amoureuse et en constitue une sorte de prélude et d'accélérateur narratif. Dans cette espèce de corrida paysanne où au bout d'une corde l'on trouve — cette fois — un taureau blessé et furieux contre lequel on lâche des chiens excités, domine la violence sanguinaire et directe de la part des animaux, plus raffinée et indirecte de la part des hommes. Sur l'image tourmentée de la bête blessée et aux abois, emphatisée par le fond sonore de ses beuglements, campe la silhouette élégamment vêtue du boucher. Il vient lui asséner le coup de grâce avançant avec une allure théâtrale où s'insinue l'écho de la tragédie classique suggérée par le binôme « rage et désespoir », légèrement ironique car c'est la bête qui souffre [l. 48].

Mais la scène n'est que la toile de fond du véritable spectacle au premier plan dont les acteurs principaux sont le bel officier qui fait les yeux doux et une demoiselle locale qui l'écoute conter fleurette à sa fenêtre du rez-de-chaussée [l. 52] Cette « charmante petite brunette » dont on apprendra le nom, Carolina, par la suite, fait semblant de lui résister. En fait, elle va capituler le soir même, abasourdie semble-t-il, par la bravoure du jeune sous-lieutenant qui avait sauvé la foule en arrêtant la folle échappée d'un pauvre taureau déchaîné, mais affaibli.

Le déroulement de tout l'épisode paraît obéir aux critères scéniques codifiés par *l'opera buffa* contemporaine : les amours d'un jeune premier en uniforme sous un soleil étranger (au niveau de l'exotisme littéraire, Pescara et les Abruzzes valaient bien les turqueries à la mode et pouvaient assurer le dépaysement de mise).

Les étapes les plus importantes du récit répondent à un découpage alerte : les scènes collectives des jeux, le duo des amoureux, le sauvetage héroïque et les acclamations chorales de la foule au héros, le trio de Carolina qui feint un malaise et se fait remplacer par sa servante, de la servante qui trompe la tante et de la tante qui ne s'aperçoit pas du stratagème, la fuite nocturne des amoureux vers la maisonnette hors les murs de la ville endormie, le dénouement heureux, les amours dans un cadre champêtre. Tout est étudié afin d'éviter l'ennui du lecteur/

spectateur qui est invité à suivre les péripéties de l'action dans des espaces variés au gré des situations toujours en évolution. Les changements de lieux, de l'extérieur à l'intérieur et vice-versa (la place et la voie principales, la maison de la belle, la chambre à coucher de celle-ci, la voie qui porte à la sortie de la ville, etc.) aident à tisser l'intrigue suivant un rituel bien mené où trouvent leur place précise des poncifs divers : le jeu de cache-cache dans le jardin, les courses dans le potager, les références mythologiques obligées (à Galathée, à Pomone étant donné les circonstances...), Armand, l'ami (naturellement, fidèle) qui veille au grain, Antonia, la servante de Carolina, confidente de sa maîtresse, etc.

La structure du souvenir tient de la mise en scène ; elle est brillante et enjouée, presque très musicale par moments. Il est facile d'opérer le rapprochement entre l'invitation malicieuse que Carolina adresse à son ardent soupirant et la cavatine d'un *mezzo-soprano* ou d'un soprano léger. Les cris étouffés, les éclats de rire ponctuent, comme des vocalises et des trilles, le discours de la *primadonna* qui laisse présager l'aventure qu'elle va vivre [l. 106]. De la même façon, on peut mettre en relation sans difficulté l'aria d'un ténor non dramatique avec *l'a solo* d'Hauteroche, sorte d'effusion sentimentale *a parte* qui commente cette même aventure déjà vécue sur un mode de gaieté galante [l. 95 et ss.]. Les deux moments en pendant forment un dyptique narratif dont la symétrie ne nuit pas à la fluidité de l'ensemble à laquelle contribue aussi l'ironie subtile du narrateur, capable de prendre des distances avec ses prétendus exploits [l. 63]

La légèreté de l'écriture passe à travers le filtre de cet esprit un peu railleur que d'Hauteroche mitige avec son équilibre d'homme désormais mûr racontant le feu et les flammes de sa jeunesse.

La furie déchaînée du taureau semblait vouloir introduire la dimension érotique sous une forme de violence sanguinaire, impossible à contenir ; mais, dès que l'intervention du jeune officier a endigué le danger, le symbolisme lourd dont l'animal est porteur s'estompe. Il en reste une impétuosité fougueuse qui devient voracité: Carolina est le « fruit défendu » dont il a envie et la satisfaction de ce désir passe par une nourriture à forte connotation littéraire et symbolique. Ce n'est pas un hasard si le fruit lancé par la jeune femme de sa cachette — afin de se faire trouver par son amant et de se faire ainsi « savourer » par lui — est une pomme chargée d'un long passé biblico-mythologique. D'ailleurs

cette identification entre la femme et la nourriture passe par le personnage même de Caroline.

L'auteur en esquisse un portrait par petites touches savoureuses dans un cadre agreste, le verger hors les murs de Pescara, plus intime la nuit, plus sonore le jour, en tout cas animé par le bruitage accompagnant les jeux amoureux : les gloussements, les éclats de rire, les exclamations, les interrogations, le bruissement des feuilles, etc. Cette jeune fille trouve grâce à ses yeux (et aux yeux du lecteur) grâce à sa vivacité et à son espièglerie. Sur un fond de verdure, composant des corbeilles de fruits sucrés, à forte connotation sensuelle (pêches, figues, grenades, etc.), elle se révèle bien « lutine » à l'égard de son « vert galant » en lui adressant une malicieuse invitation à « cueillir le souper » ensemble. De plus, elle la double de la menace de faire intervenir les brigands[14]. Derrière la taquinerie galante, on retrouve la duplicité sémantique qui régit cette saynète dont les renvois à l'érotisme oral s'expriment par la présence constante d'une marque métaphorique d'une substance, pour ainsi dire, alimentaire mais naturelle : les fruits (à cueillir, à toucher, à manier, à ranger dans les corbeilles, à savourer, etc.). Même le discours provoquant de la fille à son amoureux — tellement affamé et émoustillé qu'il est prêt à courir le risque de tomber prisonnier des brigands — entre dans ce champ oral. La faim des fruits n'est qu'un voile très mince qui cache — en le sublimant pour un instant — le désir passionné, ardent, immodéré d'une jouissance charnelle dont l'appétit est rallumé par le souvenir ainsi que par sa satisfaction.

L'oralité du récit n'est que l'expression ultime d'une oralité autre ; l'écriture ne fait que les synthétiser et les présenter de façon unifiée.

Si brèves qu'elles soient, ces remarques sur les quelques pages analysées voudraient inviter à lire en entier ce livre de souvenirs juvéniles, où abondent les notations sur l'Italie méridionale en général, et sur les Abruzzes en particulier. Il est dommage qu'ils restent cantonnés dans la catégorie du récit de voyage et/ou dans celle de la source historique et

14 La menace de Caroline n'est pas une simple plaisanterie et, dans le déroulement du récit, cette petite allusion prépare la place importante que l'auteur réserve aux épisodes de la lutte dans les montagnes des environs de Pescara « [...] infestées d'insurgés auxquels nous donnions le nom de brigands, nom d'ailleurs bien mérité », *Souv.* pp. 53 et suivantes. Au passage, nous pouvons souligner que d'Hauteroche continue d'y offrir une vision de la guerre toujours au ras de la vie quotidienne. Par exemple, il interrompt la narration d'une marche militaire par la description du menu simple d'un repas impromptu préparé par une gentille meunière. Voir lignes 100-108 dans l'Appendice II.

Choniques italiennes n. 52 (4/1997)

anthropologique. Ces *Souvenirs* possèdent d'autres atouts, au-delà de l'intérêt d'un document qui témoigne d'une esquisse d'échange culturel entre les Français et les Italiens à une époque donnée.

De l'élan du héros presque stendhalien, qui pointe au fil des pages, d'Hauteroche a transmis à son écriture la curiosité et le goût pour la vie.

Silvia FABRIZIO-COSTA

Choniques italiennes n. 52 (4/1997)

Rémy d'Hauteroche, *La vie militaire en Italie sous le Premier Empire (campagne des Calabres) 1806-1809, souvenirs du sous-lieutenant d'Hauteroche,* publiés d'après le manuscrit original par sa fille Mme P. d'H., Saint-Etienne, impr. de Théolier, 1894, in 8°— IV-335 p.

[8°Lh.4. 1993 B. N. F

APPENDICE I

[...] [p. 17] Le lendemain, nous partîmes pour Milan. je ne parlerai pas de la route, ma mémoire ne me fournit rien de particulier ; au reste, nous la parcourûmes avec rapidité. Je remarquai que le pays était superbe et que dans les auberges on faisait bien mauvaise chère, et certes, ma remarque prouve incontestablement que la cuisine était vraiment mauvaise ; car un gosier, accoutumé depuis vingt mois aux lentilles et aux éternels haricots de l'Ecole militaire, était plus que compétent pour juger avec indulgence de la qualité des mets qui nous étaient offerts. Ne croyez pas cependant que je pâtis du régime, loin de là ; je me jetais sur la *minestra verde,* sur les pâtes et sur les fruits, et par ce moyen je, réussissais à ne pas mal dîner. Je conseille même aux voyageurs de faire comme moi, et de ne toucher ni à la soupe, soi-disant à la française, [p. 18] ni aux ragoûts, et encore moins aux rôtis qui se composent presque tous de volailles bouillies, et dont le suc est resté au fond du pot ; quant *aux minestre,* je les ai toujours trouvées excellentes, et en cela j'étais bien heureux, car elles sont très communes.

C'est à Milan que devaient se terminer mes amours avec la belle inconnue. Je sentais fort bien que ma bourse s'en trouverait beaucoup mieux ; mais l'approche des adieux faisait cependant sur moi une impression que je ne saurais définir. Eloigné pour la première fois de toutes les personnes qui pouvaient s'intéresser à mon sort, il me semblait que j'allais de nouveau quitter ma mère, ma sœur ; enfin tous ceux qui m'aimaient. Sans être positivement amoureux, j'éprouvais un doux plaisir auprès d'une jolie personne, et j'étais trop jeune encore pour distinguer l'amour véritable de la coquetterie intéressée. [...]

Avant de nous séparer, nous voulûmes voir ensemble la célèbre cathédrale de Milan. Elle est vaste et belle, [p.19] ornée de superbes peintures ; mais je ne puis en parler. [...]

Après avoir parcouru la cathédrale, nous montâmes dans les tours ; elles sont presque en entier de marbre blanc. Les matériaux sont liés ensemble par d'énormes barres de fer qui se croisent à l'intérieur de l'ouvrage. Arrivé à la plate-forme, on trouve une sorte de café-restaurant

tenu par un marguillier ; j'y laissai ma jeune amie qui ne voulut pas se hasarder à monter plus haut. Je grimpai jusqu'au sommet de la tour la plus élevée. A une certaine hauteur, les escaliers sont en dehors, très étroits, en marbre glissant et sans garde-fous ; au moindre faux pas on court le risque de faire un saut de plusieurs centaines de pieds. J'arrivai cependant jusqu'au piédestal de la statue qui surmonte l'édifice ; c'est une représentation de la Vierge. De là j'eus le plaisir de contempler toute l'étendue de la ville.[...]

APPENDICE II

[p.45] [...] Nous partîmes pour Pescara, ville du royaume de Naples dans les Abruzzes [...] Dans cette région, le sang est magnifique et les paysannes font souvent commettre péché d'envie [...] A dater du jour où nous entrâmes dans les Abruzzes, je suis resté environ quatre ans tant dans le royaume de Naples que dans les Calabres (1806 à 1809).

En Italie, la plus part des rivières sont dépourvues de ponts ; j'en ai traversé un grand nombre, toujours comme nous traversâmes l'Ofanto et le Tronto, et presque chaque fois nous perdîmes des hommes [...]. [p. 46] Nous arrivâmes enfin à Pescara. C'est, de ce côté, la *première place forte* du royaume de Naples, située sur la rivière du même nom où elle a un port, et dans laquelle remontent d'assez gros navires marchands. Cette ville est assez bien percée, mais elle petite et mal bâtie. Les fortifications en étaient soigneusement entretenues et offraient un système redoutable de défense. Les environs de la ville sont charmants et garnis de jolies petites maisons de campagne.

Les habitants de Pescara sont beaux, très vigoureux, et leurs femmes sont jolies. Ils aiment avec passion les combats de taureaux et de chiens ; point de fêtes sans cet amusement. Ils ont conservé des Romains la manière de lancer le disque. Ils emploient à cet effet une ficelle dont ils entourent la circonférence du disque et qui, en se déroulant, lui imprime un mouvement circulaire excessivement rapide, au moyen duquel il [p. 47] fournit une carrière plus ou moins longue, suivant la vigueur de celui par qui il a été lancé. Ce jeu exige autant de force que d'adresse et de légèreté, et c'est après avoir parcouru rapidement un assez grand espace de terrain et en faisant un saut en avant que le joueur lance le disque en retenant un bout de la ficelle. Ce qui étonnera, c'est d'apprendre que l'on emploie pour cet exercice une espèce de fromage d'un pied de diamètre et de trois à quatre pouces d'épaisseur et si dur que les obstacles qu'il rencontre, les bonds qu'il fait, pendant les cours d'une carrière de près d'une minute et quelquefois plus, ne lui occasionnent

que de légères entailles. Celui des joueurs dont le fromage va le plus loin gagne celui de l'autre. Ces fromages pèsent jusqu'à huit ou dix livres et ne sont absolument bons que pour être râpés sur les macarons. Les paysans s'imaginent qu'ils sont meilleurs quand ils ont servi à l'exercice dont je viens de parler ; aussi, tous ceux que l'on vend sont-ils brisés en plusieurs endroits. Si cet amusement n'offre aucun danger, il n'en est pas de même de celui qui consiste à faire battre des dogues contre un taureau furieux. Je n'ai jamais vu de combat de ce genre où il ne soit arrivé quelque accident. C'est la place publique qui est le théâtre de ces jeux barbares. L'animal, excité par une infinité d'objets qui doivent nécessairement provoquer sa colère, tels qu'aiguillons, pétards et autres artifices attachés à sa [p. 48] queue, s'avance, déjà furieux, au milieu d'une populace dont rien ne le sépare, et retenu seulement par une corde fixée à ses cornes, et le plus souvent aux mains d'un seul homme. On lâche ensuite contre lui cinq ou six gros dogues qui le saisissent par le cou et les oreilles, et qui, après bien des efforts et souvent la perte de quelques-uns des leurs, finissent par le forcer à fléchir les jarrets et à baisser la tête. C'est alors qu'au milieu de ses beuglements de rage et de désespoir, un boucher, élégamment vêtu, vient lui donner le coup de la mort et terminer ainsi sa torture et ses souffrances. Un jour que j'étais au nombre des spectateurs de ce cruel amusement, et que, tranquillement assis sur l'appui d'une fenêtre d'un rez-de-chaussée, je faisais les yeux doux et contais fleurette à une charmante petite brunette, des cris se font entendre ; je regarde et vois que le taureau, héros de la fête, animal d'une taille et d'une force extraordinaires, l'oeil en feu, la tête basse, la queue relevée, entraînant, et l'homme qui le tenait par la corde et les chiens pendus à ses oreilles, allait se jeter sur la multitude ressemblée à l'entrée d'une rue. Le danger était imminent ; je ne calcule pas, je me précipite sur la corde, et, unissant ma force à celle de l'homme et des chiens, nous parvenons à ralentir la course du taureau. Armand, m'apercevant, court se joindre à moi et nous l'arrêtons tout à fait.

Ce fut une acclamation générale de reconnaissance [p. 49] et de remerciements et mon action héroïque qui véritablement ne m'avait pas coûté grand effort, avança beaucoup mes affaires auprès de la jolie brunette, tant tout ce qui peut donner l'idée de la force et du courage a d'empire sur le sexe féminin. Bref, que ce fût pour une raison ou pour une autre, le soir même de cet incident, je triomphais de mon inhumaine, et l'expédient qu'elle mit en usage pour conquérir quelques heures de liberté est trop ingénieux pour que je le passe sous silence.

Elle prétexta un violent mal de tête et feignit d'avoir grand besoin de dormir. La tante chez laquelle elle demeurait, par bonheur assez crédule,

lui dit de se mettre au lit ; la nièce y consentit en prévenant qu'elle fermerait sa porte en dedans et ne répondrait à personne jusqu'au lendemain matin.

Tous les soirs la bonne allait coucher dans une petite maison de campagne pour y garder les fruits du jardin. Ce jour-là, quand la nuit fut arrivée, Carolina, c'était le nom de la nièce, introduisit dans sa chambre Antonia la servante, lui recommandant de se mettre dans son lit et de ne répondre, si l'on appelait, que par oui ou par non. Celle-ci, qui était dans nos intérêts, promit ce qu'on voulut. Pendant ce temps, Carolina prit les habits de la confidente et, le panier au bras, passa rapidement devant la porte de la salle où était sa tante. Il faisait déjà un peu nuit ; cette campagne touchait presque aux portes de la ville et on partait toujours [p. 50] tard ; elle sut si bien contrefaire sa voix en disant qu'elle s'en allait, que la tante fut parfaitement dupe du stratagème.

On pense bien que j'avais le mot. J'accompagnai ma jolie brune à la cassine. La fermeture des portes nous mettait en sûreté contre toute visite et le temple de Pomone devint pour moi le temple de l'Amour. Le fidèle Armand savait où j'étais et, en cas d'alerte, aurait eu bientôt fait de m'envoyer prévenir ; mais tout se passa le mieux du monde. A l'ouverture des portes, nous rentrâmes dans la ville que Carolina traversa sans être reconnue. Sa tante n'était pas encore levée ; elle se remit au lit à la place d'Antonia. Celle-ci reprit son ouvrage et tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Que le souvenir de cette nuit de délices est encore rempli de charme ! et y a-t-il rien de préférable au fruit défendu ? O Caroline, aimable fille, de combien de bonheur tu m'as fait jouir !...

Elle était gaie, jolie, spirituelle et me resta fidèle tout le temps que je demeurai à Pescara*. Etais-je son premier amour ? c'est là ce que j'ignore ; mais, en conscience, aurais-je pu l'exiger ? Un souvenir semblable à celui que je conserve d'elle est tout ce que je lui demande ; le reste m'importe peu. J'aurai du reste l'occasion d'en reparler dans ce récit. J'ajouterai que je ne mange jamais une pêche, un raisin muscat, une figue ou une grenade sans me rappeler l'aimable personne qui savait en composer de si charmantes corbeilles, et pour l'arrangement desquelles je l'ai bien souvent aidée, au milieu des cris de joie et des éclats de rire dont le son retentit encore à mon oreille. Comme elle était jolie, quand, avec son petit air gai et malin, elle me dit en arrivant dans la petite maison :

- Enfin ! nous voilà libres, allons cueillir notre souper, et si vous n'êtes pas sage, monsieur l'officier, je vous ferai prendre par les brigands, car vous êtes mon prisonnier.

Elle avait raison : qui aurait pu me protéger ? Mais l'amour n'est-il pas confiant ?

Nous courions à travers le jardin, je n'en connaissais pas les détours ; elle se cachait, et Dieu sait ma joie quand je la découvrais blottie derrière un oranger ou au fond d'un bosquet. Que de fois, à l'exemple de Galathée, ne me lança-t-elle pas une pomme pour m'indiquer sa cachette lorsque je tardais à la trouver ! Le temps se passait, il était près de minuit, et la lutine me disait toujours d'être sage ; elle le disait, mais pouvait-on l'être et croyez -vous que je l'étais ?...Je vivais heureux, et Armand, de son côté, ayant aussi fait une très agréable liaison, employait son temps à peu près de la même façon que moi. Nous nous confiions tous nos secrets, nos peines comme nos plaisirs, et nous nous rendions réciproquement les services qu'exigeait notre situation.

[...] Il était quatre heures du soir quand nous nous mîmes en route. Nous prîmes deux guides et nous marchâmes jusqu'à minuit. Le temps était superbe. Arrivé devant un moulin d'assez belle apparence, le capitaine [d'Hardivilliers qui mourra au cours de cette opération contre les bandes des brigands de Fra Diavolo, très pittoresques !] jugea nécessaire de faire une grande halte ; nous prîmes nos dispositions pour cela, et la troupe se reposa environ une heure. Pendant ce temps, le capitaine demanda à la meunière de nous donner quelque chose à manger ; cette brave femme ne se fit pas prier, et une omelette fut bientôt servie, accompagnée d'une bouteille de vin et de quelques fruits [...]

* D'Hauteroche fut en garnison à Pescara d'octobre 1806 à janvier 1807